

Le mari de la journaliste

Autor(en): **Silberstein, Jil**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **86 (1998)**

Heft 1417

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284706>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VIOLENCE

Difficile d'accorder la parole aux hommes sans évoquer la violence conjugale. Traversant les couches sociales, sans distinction de religion, d'âge, de race, de nationalité, elle se manifeste aussi bien en ville qu'à la campagne. L'inertie, voire la complicité de notre société face à ce fléau ont poussé Willy Laffely, directeur d'un foyer d'accueil pour femmes victimes de violence (la Fondation Malley-Prairie à Lausanne) à créer, voici un an, le CRIV, Centre de recherche et d'intervention sur la violence. En groupe, les hommes usant de violence à l'égard de leur partenaire, guidés par des professionnels de l'aide thérapeutique, peuvent y exprimer leurs sentiments de culpabilité et leur désir sincère de changer leur comportement. Ils découvrent, par l'identification à l'autre, qu'ils peuvent accéder à des émotions refoulées et apprennent à identifier eux-même les mécanismes générateurs de violence. Ils reçoivent enfin quelques outils pour maîtriser leurs pulsions agressives et établir avec leur compagne des relations empreintes d'égalité. Les responsables souhaitent, si des moyens financiers acceptables sont mis à disposition, organiser également une permanence téléphonique.

(nmk)

LE MARI DE LA JOURNALISTE

La couleur de mon tablier tandis que, ralliant le petit groupe de mes amies en verve, je m'apprêtais à remplir leurs assiettes? Allez savoir! De même, je n'ai pas souvenir qu'un débat s'éleva, visant à décider qui, des mâles pintadeaux ou des femelles langoustines, donnaient le plus de goût à la composition. Cette soirée de printemps 1991, envoyant paître ce vieux barbon de Parménide (A droite les garçons et à gauche les filles) et confiant à nos palais le soin de célébrer l'heureux mariage des principes complémentaires, nous savourions le terme de nos efforts conjugués. Vingt ans après l'accession des femmes suisses aux droits civiques, dix ans après la ratification, dans notre Constitution, de l'égalité des droits entre femmes et hommes, nous nous apprêtions à jeter dans la mare helvétique des bonnes intentions un ensemble de textes montrant – entre autres vérités – à quel point l'égalité de droit ne saurait être confondue avec l'égalité de fait... ce joker truqué que nos très phalocrates politiciens et autres décideurs s'ingénient à brandir comme une hostie à l'heure de la Sainte Communion. Ce pavé qu'assez tard dans la nuit, à grand renfort de libations et d'improvisations tous azimuts, Silvia Ricci, Corinne Chaponnière, sa sœur Martine et votre serviteur baptisèrent *Deux sexes, c'est un monde*, concrétisait pour moi, alors éditeur d'une revue d'anthropologie culturelle, un vœu à la mesure d'une de mes rages*. Celle que j'éprouvais chaque fois qu'il me fallait enregistrer à quel point, malgré les vertueux discours et les odes à la différence, les femmes continuaient d'encaisser les cruels dividendes de l'injustice et de l'enfermement... deux formes d'exclusion articulées sur une perception tenant moins des «raisons pures et suffisantes» que d'un antique, féroce, rêve d'asservissement au nom de l'«harmonie sociale» (chacun ses oignons). En quoi cette imposture concernait-elle un homme? D'abord me fait grimper aux murs de voir une moitié de l'humanité avilir l'autre, la réduire au silence, au nom d'«évidences» qui n'en sont pas (sauf pour illustrer ce que mon sexe peut avoir de pire: la mauvaise foi flirtant avec la force). Mais également, une intime conviction me porte à certifier qu'en confisquant aux femmes la place qui est la leur, en évacuant – par des manœuvres d'une violence à peine travestie – tout risque de divergence face à la manière de gérer les problèmes politiques, sociaux et culturels dont dépend notre survie, la société amputée qui soliloque féroce nous mène à notre perte.

Preuve que notre manifeste n'enfonçait pas des portes ouvertes: la revue *Présences*, dont l'essentiel des lecteurs se recrutait parmi la fine fleur de l'honorable société romande, enregistra une série retentissante de désabonnements, assortie de pas mal de considérations outrées. Pour ma part, mettant en acte – cœur léger – mes idées paritaires, j'abandonnais mes billes pour suivre ma compagne nommée à Washington, et devins, faute de permis de travail, «homme au foyer». Rapidement, pour me distraire de mes fourneaux, j'eus à régler un vicieux différend avec l'AVS: mon cas d'époux «oisif» n'ayant jamais été prévu, bien que l'égalité des droits entre hommes et femmes devant la loi datât de onze années déjà, arguant des lenteurs administratives, on refusait tout bonnement de m'assimiler à une ménagère. Résultat: on m'imposait des primes éléphantines. Dieu merci, en attendant qu'un tribunal tranche dans le vif pour asseoir mon droit, une mégamarche organisée par le mouvement NOW (National Organization of Women) m'offrit de sortir de chez moi et de me faire

quelques copines parmi les militantes. Réalité édifiante que ces brutales tentatives de retour en arrière justifiées par les préceptes moraux de la droite chrétienne... au point de dénier aux femmes tout contrôle sur leur corps. Décidément, l'alarmisme des milieux féministes européens trouvait ici sa justification – sans compter qu'en Suisse, la bataille pour l'emploi qu'une soudaine crise économique rendait inévitable n'allait rien faire pour populariser la revendication des femmes – toute légitime fût-elle.

Quelques semaines encore, et j'allais vivre chez les Indiens des forêts subarctiques du Québec-Labrador. Pendant un an, j'eus tout le temps de constater à quel point la sédentarisation forcée, la mise sous tutelle et la claustration en réserve des autochtones du Canada avaient su corrompre la relation paritaire qu'entretenaient depuis toujours, pour des raisons liées à la survie, les deux sexes. Dans des circonstances nouvelles faisant de chasseurs et trappeurs nomades des assistés livrés à l'inactivité et à l'alcool, où les hommes perdaient toute fierté, les femmes en prenaient plein les gencives... au propre comme au figuré. Il faut dire en outre qu'au Labrador, ce sont les femmes indiennes – non les hommes – qui sont à l'origine de la désobéissance civile; les femmes qui, les premières, ont envahi les bases militaires, se sont assises sur les tarmacs pour que cessent les vols à basse altitude transformant en enfer leurs territoires.

Au printemps 96, de retour en Suisse, j'ai enregistré un certain progrès touchant à la représentation des femmes dans les commissions, dans les institutions. A leur visibilité sur la scène publique. De quoi se réjouir? C'est que l'homme – mon semblable, mon frère! – est un coriace que des siècles de détestables habitudes ont rendu mauvais perdant et très retors. Voilà pourquoi, encore que la stratégie des quotas puisse parfois déboucher sur des situations douteuses, discutables, je reste pour. Tout ça aussi pour notre bien, Messieurs!

Jil Silberstein

*«Deux sexes, c'est un monde» (*Présences*, 1991) réunissait les voix de: Michèle Le Doeuff, Patricia Schulz, Françoise Collin, Thérèse Moreau, Françoise Messant-Laurent, Béatrice Despland, Claudia Kaufmann, Martine Chaponnière, Corinne Chaponnière, Marie-France Fankhauser, Edith Slembek et Silvia Ricci Lempen.

LE MARI DE LA POLITICIENNE

Epoux d'une conseillère nationale, candidate au Conseil fédéral, qui affiche de longues années d'activités associatives et politiques, Jean Langenberger a pris récemment congé de son métier d'officier instructeur. Non sans avoir rempli jusqu'à 65 ans. «Mon métier a été marqué par de nombreuses absences, de sorte que nous avons développé, par la force des choses, une union qui ne dépende pas d'une présence continue entre conjoints.»

C'est à Paris, il y a une vingtaine d'années, où Jean Langenberger accomplit un stage, alors que leurs deux enfants ont neuf et douze ans, que Christiane se met à suivre des cours à l'Union féminine, civique et sociale qui lui donneront le goût de l'engagement pour les femmes et la politique. «Ça n'a jamais été un problème de soutenir mon épouse dans ses projets professionnels et politiques, mais au contraire une joie de la voir s'épanouir en dehors de la maison. C'est plutôt elle qui a cru que ce serait difficile pour moi.»

Le travail est pour les deux un véritable plaisir: «Nous avons toujours été très indépendants, nous rencontrons énormément de monde dans des milieux différents. C'est une joie d'autant plus grande de se retrouver ensemble en fin de soirée ou le dimanche.»

Le milieu militaire, Jean Langenberger en convient, n'est pas particulièrement à l'écoute des revendications féministes. Enseignant dans le privé avant d'embrasser une carrière militaire, il a néanmoins toujours jugé préférable de convaincre plutôt que d'aboyer des ordres. Il ne craint pas l'oisiveté de la retraite, alors que son épouse poursuit de plus belle sa carrière au niveau fédéral. Il a conservé suffisamment d'activités en dehors de la maison. Et est grand-père de deux enfants en bas âge. «Non, je ne suis pas doué pour la cuisine.» Mais pour ce couple, le partage des tâches ménagères n'a jamais donné lieu à des discussions, affirme-t-il du moins.

Anne-Marie Ley